

Les équivalences de la matière

Métamorphoses – traces analogues d'Onira Lussier

Retracer le trait

C'est une pierre, c'est un être, c'est végétal, animal, sexuel, érotique, obscène, presque mort, presque vif, je le sens en moi, ça ne parle pas, je ne le parle pas, un fantasme peut-être, ce n'est ni rien, ni quelque chose, je le sais sans le savoir et c'est le *devenir* au bout des lèvres. Hors des mathématiques point de salut pour qui veut se protéger des polypes du réel, et n'en déplaise aux génies, les mathématiques n'ont rien de l'évidence. Ainsi peut-on expliquer la naissance de l'art et le travail d'Onira Lussier s'installe, et installe qui le rencontre, au sein de cette incertitude primordiale et primitive.

De prime abord, les œuvres d'Onira saisissent l'esprit par leur complexité. Une infinité de traits vifs rejoue avec maîtrise l'histoire du relief et des ombres. Plus ou moins sèchement, plus ou moins grassement, chaque coup de mine de plomb marque la feuille d'une façon dont nous avons toutes et tous fait l'expérience depuis l'âge de tenir un crayon. Or si nous avons l'expérience de chaque trait, celle du tout nous échappe, techniquement et figurativement. Les dessins d'Onira sont au bout de notre expérience graphique et mentale comme un mot est au bout des lèvres. À la manière de tests de Rorschach, ils travaillent notre esprit en-deçà des mots, mais aux contraire de ceux-ci, ils l'attachent à une figure picturale complexe et maîtrisée, dont l'élaboration remonte bien en amont de la seule feuille dessinée. Là où le test de Rorschach interroge notre lecture des formes, le travaille d'Onira s'attache à la naissance, technique et mentale, des formes.

Avec Onira, la mine de plomb acquiert une épaisseur numérique. L'expérience primitive du coup de crayon y est articulée au traitement numérique de l'image qui, intervenant dans le processus de création à la manière d'un *feed back* – le dessin numériquement retravaillé étant repris à la main, élaborant une boucle répétable à l'infini –, ouvre les avenues d'une complexité inédite. À l'heure d'une possible rupture numérique, Onira réinterroge la relation fondamentale de l'humain au trait, relation certes technique, mais aussi psychique, puisqu'au-delà des traits, en-deçà des mots, elle touche à notre représentation des choses et à notre relation à l'informe du monde qui précède notre expérience. Le dessin d'Onira est à mi chemin entre l'esprit et le monde, à la fois forme et matière, maîtrise et contrainte, il articule, à la manière d'un pivot, la matière et ses équivalences mentales.

L'art de la grotte

Le travail d'Onira s'installe ainsi au cœur de la naissance de l'art et les lieux qu'elle investit peuvent être perçus comme autant de grottes à la fois primitives et modernes dont l'artiste travaille

les murs. Lorsque Onira s'attelle, plusieurs jours durant au sein de son exposition, au dessin d'une immense forme imprécise et divine, une forme disant tout sans rien figurer, elle reproduit des situations décisives de l'histoire de l'art au cours desquelles, à l'abri du soleil et du monde, l'être humain s'occupait à créer le trait, à former l'iniforme sans jamais pouvoir le circonscrire. Le terme « grotesque » vient des figures sans queue ni tête retrouvées à la Renaissance dans la grotte qu'était devenu le palais abandonné de Néron. Le terme – ainsi dérivé de *grotte* – était alors utilisé pour évoquer les folies de l'esprit laissé à lui-même, vagabondant hors des formes que lui impose l'exercice de la norme et de la raison. Réinventant des grottes pour retravailler l'expérience première de l'art, Onira Lussier est, dans toute la grandeur du terme, une *artiste grotesque*.

Grotte, le mot est issu du latin *crypta* lui-même venant du grec *kruptē* de *kruptein* voulant dire « cacher » et dont le français tire également les mots *cryptogramme*, *cryptographie* ou encore *décryptage*¹. Quand la caverne platonicienne est, dans la culture occidentale, le lieu de l'illusion, la grotte est celui du secret, du décryptage d'une vérité cachée ; ainsi le mystère des traces picturales qui ornent les murs de Lascaut ou de la Maison Dorée de Néron. Une trace volontaire inscrit dans le monde l'existence d'un moment, l'en - « crypte », le met en grotte, l'immobilise, le met en terre tout en mettant le monde en forme. Grottes, galeries, *white cube*, l'art est, fondamentalement et au sens large, un « cryptage » – une mise en grotte – particulier. L'art apparaît ainsi entre deux pôles : d'un côté, le monde, de l'autre, ses équivalences « grotesques ».

Onira décrypte et encrypte. D'une part, le caractère auto-réflexif de son travail, la reprise des mêmes motifs par différents médiums, les différents croquis qui nous donnent à voir et à comprendre ses façons de faire – agrandissement, rétrécissement, projection, reprises numérique et manuelle – déconstruisent l'idée de trace en en montrant l'élaboration et les procédés. D'autre part, l'étrange apparence à la fois organique et lithique, figurative et abstraite, naturelle et artificielle de ses œuvres, les longues séances dans lesquelles l'artiste s'absorbe, la dimension performative de son travail, réaffirment le mystère de cette transsubstantiation, de cet encryptage du monde brut en chose. Onira opère ainsi un double travail permanent de construction et de déconstruction de la trace.

Entre chair et pierre les créations *néo-grotesques* d'Onira évoquent des roches, des membres, des totems, des êtres fantastiques. L'art primitif n'est jamais très loin de son travail. Il y est, *sur le bout des lèvres*. L'artiste fait œuvre d'archéologue. Lectrice et productrice de traces, elle propose une archéologie de soi, ou plutôt une archéologie de l'art en elle, une archéologie productive et prospective pour laquelle elle s'offre comme terrain de fouille – présente dans la galerie, chaque jour, comme une archéologue sur un chantier. Onira propose une lecture des métamorphoses que sont les différentes équivalences et analogies que crée l'être conscient entre son être psychique et le

1 *Dictionnaire du vocabulaire savant de la langue française*, Martin Moreau.

monde qui l'entoure. Si la modernité est, au moyen du numérique, à l'heure d'un rapport informationnel et intangible au monde, le travail d'Onira réaffirme l'importance de l'analogique, qui se construit comme un rapport d'équivalence à la matière du monde. L'analogique implique le contact, un contact qui rend l'esprit immense, au-delà des mots et dont l'art témoigne en chacune de ses existences.

Paul Kawczak

1041 mots